

Annuaire du Collège de France

121^e année

2020
2021

Résumé des cours et travaux



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —



Annuaire du Collège de France

Cours et travaux du Collège de France

121 | 2024
2020-2021

Métaphysique et philosophie de la connaissance

Claudine Tiercelin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19517>

DOI : 10.4000/12ku8

ISBN : 978-2-7226-0778-1

ISSN : 2109-9227

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2024

Pagination : 345-365

ISBN : 978-2-7226-0777-4

ISSN : 0069-5580

Ce document vous est fourni par Collège de France



Référence électronique

Claudine Tiercelin, « Métaphysique et philosophie de la connaissance », *L'annuaire du Collège de France* [En ligne], 121 | 2024, mis en ligne le 01 octobre 2024, consulté le 28 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19517> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12ku8>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

MÉTAPHYSIQUE ET PHILOSOPHIE DE LA CONNAISSANCE

Claudine Tiercelin

Professeur au Collège de France,
membre de l’Institut (Académie des sciences morales et politiques)

La série de cours « Sémiotique et ontologie : repères historiques et perspectives contemporaines (suite et fin) » est disponible en audio sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/semitotique-et-ontologie-suite-et-fin>), ainsi que le séminaire « Les articulations du réel » (<https://www.college-de-france.fr/agenda/seminaire/les-articulations-du-reel>).

ENSEIGNEMENT

COURS – SÉMIOTIQUE ET ONTOLOGIE : REPÈRES HISTORIQUES ET PERSPECTIVES CONTEMPORAINES (SUITE ET FIN)

Introduction

Le cours 2020-2021 s'est inscrit dans le cadre de la poursuite d'un examen des liens entre l'ontologie et la sémiotique, entamé en 2018-2019, puis en 2019-2020, dont l'objectif était de montrer comment, face à nombre d'impasses où ont mené, au xx^e siècle, divers « tournants » (linguistique, cognitif, etc.), une réflexion sur le langage, mais plus généralement sur les signes et sur les liens qu'ils tissent avec l'esprit et le monde, n'est pas nécessairement tributaire d'une métaphysique nominaliste. Au contraire, il est possible d'inscrire la sémiotique dans une perspective logique, épistémologique, métaphysique *et* réaliste, comme en témoigne, au début du xxe siècle, le projet systématique entrepris par Charles Sanders Peirce. Pour ce faire,

C. Tiercelin, « Métaphysique et philosophie de la connaissance », *Annuaire du Collège de France 2020-2021. Résumé des cours et travaux*, 121^e année, Paris, Collège de France, 2024, p. 345-365, <https://doi.org/10.4000/annuaire-cdf.19517>.

on s'était employé l'an passé à faire retour sur nombre de questions et d'auteurs qui, dans l'Antiquité, au Moyen Âge, puis à l'époque moderne, avaient tenté, avec plus ou moins de bonheur, de se livrer à l'exercice.

Rappel des six séances de 2018-2019¹ :

- « Les divers tournants “linguistique” et “cognitif” du xx^e siècle, leurs impasses, et l’ébauche d’une réponse dans les termes de la sémiotique ontologique et réaliste peircienne » (le 12 mars 2019) ;
- « Que connaître les noms, ce n’est pas connaître les choses. *Cratyle* ou entre les regrets et le surgissement d’un espoir par le *séméion* » (le 19 mars 2019) ;
- « Les antécédents médiévaux de la sémiotique (1) : Peirce ou comment s’inspirer des médiévaux pour procéder à une sémiotisation de la pensée et, en retour, à une mentalisation des signes ? » (le 26 mars 2019) ;
- « Les antécédents médiévaux de la sémiotique (2) : la pensée est-elle structurée comme un langage ? Du *verbum mentis* à *l’oratio mentalis* » (le 2 avril 2019) ;
- « Les antécédents médiévaux de la sémiotique (3) : la sémiotique réaliste face au choix difficile entre *oratio mentalis* et *enunciatio in mente* » (le 9 avril 2019) ;
- « Les antécédents modernes de la sémiotique (1) : le nominalisme réaliste de George Berkeley » (le 16 avril 2019).

Il s’agissait, en 2019-2020, de terminer ce petit parcours en posant quelques nouveaux jalons féconds de cette histoire, d’examiner les grandes lignes de la sémiotique réaliste peircienne, de montrer ensuite comment elle avait à son tour inspiré nombre d’auteurs récents, mais plus encore, pourquoi nous disposions grâce à eux tous de guides précieux pour mieux saisir la manière dont s’articulent les trois sommets de ce fameux « triangle » que sont depuis toujours : les mots, la pensée et le monde.

Rappel des deux séances de 2019-2020, « Les antécédents modernes de la sémiotique (2). Signes, perception et action : Thomas Reid et Condillac (ou comment peut-on ne pas être réaliste ?) » :

- « Condillac et Reid : des projets distincts et pourtant proches » (le 3 mars 2020)² ;
- « De la ressemblance à la suggestion : Condillac et Reid ou comment concevoir une sémiotique perceptive ? » (le 10 mars 2020)³.

1. Voir l’enregistrement audio et vidéo de cette série de cours : <https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/cours/semitoquie-et-ontologie-reperes-historiques-et-perspectives-contemporaines>, ainsi que le résumé publié dans l'*Annuaire du Collège de France*, 11^e année (2018-2019), 2022, p. 333-344, <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/17159>.

2. Voir le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL3167173205214062792_cours_tercelin_exemplier_20200303.pdf.

3. Voir le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL2070867940212939558_cours_tercelin_exemplier_20200310.pdf.

Malheureusement, la situation sanitaire n'avait permis que d'esquisser les premières étapes de ce parcours, de présenter ces deux autres figures majeures que sont, à l'époque moderne, Condillac et Reid, en indiquant déjà, textes à l'appui, (1) la proximité de leurs approches, (2) comment ils mettent en place une sémiotique perceptive originale qui (3) permettra de reconduire de la perception à un langage d'action et à un espace sémiotique fort large comprenant signes linguistiques et langue du calcul, mais à même aussi de s'étendre, dans une perspective simultanément réaliste et naturaliste, à une gamme infiniment riche de moyens d'expression sémiotiques.

Il restait donc tant à dire encore que le cours s'est poursuivi en 2020-2021.

Cours 1 - Les antécédents modernes de la sémiotique (2). Signes, perception et action : Reid et Condillac ou comment peut-on ne pas être réaliste ?

Le 2 mars 2021⁴

On a précisé les points tout juste évoqués l'an passé : les divergences, mais aussi les convergences entre le « nominaliste » Condillac et le « réaliste » Reid. Tous deux soulignent la nécessité des signes pour la formation de nos pensées (pas d'engouement nominaliste, donc, pour le formalisme ou l'autonomie de l'expression), et élaborent, passant de la ressemblance à la suggestion, une véritable sémiotique perceptive qui repose soit sur la constitution de notre nature (Reid), soit sur l'expérience, mais aussi sur l'évidence de raison, par une analyse, un peu mystérieuse, des rapports entre sensation, perception et réflexion (Condillac). On a noté les changements de Condillac entre *l'Essai* et le *Traité des sensations* (des relations plus dialectiques que d'opposition, entre sensation et réflexion, des sensations qui ne sont plus *ipso facto* représentatives, un rôle accru aussi du toucher) et leurs conséquences. Puis on est passé, de la perception au langage, et à la présentation détaillée des *typologies* respectives.

Des différences subsistent entre ce qui reste une concession au *nominalisme* de Condillac et une forme romantique de *réalisme* chez Reid : tous deux insistent sur la fonction *opératoire* des signes, privilégient moins les signes que la relation sémiotique elle-même, sur le modèle de la suggestion non nécessaire (Reid) ou de la liaison des idées (Condillac), toujours « réveillées » par les perceptions. Mais là où Condillac reste attentif à la préservation de l'autonomie de l'esprit et à sa puissance d'inventivité, envisage une *Langue des calculs*, et tient que le langage parfaitement réalisé, c'est une langue « bien faite » (voir la *Langue des calculs*, le *Traité des systèmes*, la *Grammaire* de 1775), où l'*Art de parler* devient *Art de raisonner* (la langue assurant la fondation par la sémiotique d'une épistémologie générale), Reid, en des accents plus rousseauistes, valorise le *langage naturel* qui exprime les pensées et les vrais sentiments

4. Voir également le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL7899447555290090324_tiercelin_cours1_20210302.pdf.

de l'humanité, menacée de corruption par les raffinements de la civilisation, et privilégié, au moins dans l'*Inquiry* (le *langage naturel* disparaissant dans les *Facultés intellectives*), l'esthétique et le goût, ou le fine taste.

On a soutenu, en conclusion, que les convergences l'emportent sur les divergences. Pour Condillac, le langage ne se résume pas, même dans l'*Essai* (où on réfléchit à l'origine moins du *langage* que des *connaissances*), à la langue des calculs, ni aux seuls signes d'institution que sont les signes linguistiques (les exemples du jeune homme de Chartres et de l'enfant lituanien visent à souligner la plus grande efficacité, pour la maîtrise des idées, des signes d'institution). Même ici, Condillac accorde de l'importance à des systèmes d'expression de signes *de toutes sortes*. Il faut distinguer deux sens de « langage » et de « signes d'institution » : un sens étroit, valant pour le langage et désignant la fonction humaine de communication (le langage des sons articulés), un sens large, valant pour tout système d'expression des pensées, quelle que soit la nature des signes dont il est composé (les signes constitués comme tels par l'homme). Il faut aussi appliquer le sens large aux signes d'institution eux-mêmes, la deuxième partie de l'*Essai* englobant tous les systèmes d'expression, et offrant ainsi le cadre d'une sémiotique générale (ou génétique), une « histoire du langage », associant lecture téléologique et lecture étiologique (d'où la mise en évidence de la capacité expressive de toutes sortes d'art).

Grande étendue, donc, du système de signes, pour nos deux auteurs, qui atteste de l'amplitude de la sémiotique qu'ils ont l'ambition d'explorer. Une sémiotique perceptive qui repose, dans les deux cas, sur une hypothèse plus continuiste que discontinuiste quant aux relations entre langage et pensée, du fait des interactions constantes entre le *langage* (incluant toutes sortes de signes), et l'*esprit*, entendu au moins autant comme un esprit qui *perçoit* et *agit* que comme un véhicule de représentations (idées sensibles, pour Condillac, croyances – plus dispositionnelles qu'intérieures – pour Reid). On dispose ainsi, selon un axe « Grenoble-Aberdeen », de précieux outils pour jeter les bases d'une sémiotique d'inspiration simultanément naturaliste et réaliste, adossée à un modèle foncièrement perceptif de la connaissance.

Cours 2 - Pour une sémiotique réaliste d'inspiration peircienne (1). Icônes, indices, symboles, objets et interprétants : puiser dans la richesse des signes pour s'ancre dans le monde

Le 9 mars 2021⁵

On a commencé, dans le deuxième cours, à exposer la sémiotique réaliste aussi complexe que subtile de Charles Sanders Peirce (1839-1914), en renvoyant, pour les grandes lignes de ce projet, aux analyses menées dans les quatre premières séances du

5. Voir également le support de cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL6058208280069586702_tiercelin_cours2_20210309.pdf.

cours de mars-avril 2019⁶, puis à en présenter le détail. Le processus sémiotique est une relation à trois termes : un *signe* est une chose reliée sous un certain aspect à un second signe, son objet, de telle manière qu'il mette en relation une troisième chose, son *interprétant*, avec ce même objet, et ainsi de suite, *ad infinitum*. Issue de l'analyse catégorielle, cette triadicité manifeste, au fil des analyses logiques et phénoménologiques, l'existence de trois catégories sémiotiques distinctes et irréductibles les unes aux autres, bien que liées dans l'expérience : la priméité (*firstness*), qui correspond, ontologiquement et phénoménologiquement, à la dimension qualitative du réel, dans sa spontanéité et son immédiateté sensible ; la secondéité (*secondness*), ou l'élément réactif et brutal de l'existence ; la tiercéité (*thirdness*), qui se manifeste dans le sens, l'intelligence, la règle-habitude, la pensée, catégorie qui va jouer un rôle prééminent. Trois idées animent donc le réalisme sémiotique catégoriel peircien : (1) les classifications sémiotiques dérivent des catégories logiques ; (2) le signe est associé à la tiercéité ; (3) la tiercéité manifeste une causalité finale ou une intentionnalité, qui fait de la relation-signe une relation triadique irréductible. Ces trichotomies sémiotiques assurent une division du *signe*, selon qu'il est, comme tout phénomène, premier (*qualisigne* ou qualité), second (*sinsigne* ou événement singulier) ou troisième (*légisigne* ou loi). Comme *second*, par rapport à son *objet*, le signe (ou existant) se décompose à nouveau en premier ou *icône* (renvoie à l'objet en vertu de caractères qui lui sont propres, que l'objet existe ou non), en second ou *index* (renvoie à l'objet par lequel il est dynamiquement affecté), en troisième ou *symbole* (renvoie à l'objet en vertu d'une loi). Comme *troisième*, par rapport à l'*interprétant*, le signe peut exprimer sa généralité, comme premier (*rhème*) ou possibilité qualitative ; second (*dicsigne*) ou signe d'existence réelle, troisième (*argument*) ou signe qui pour son interprétant est un signe de loi. Par un processus de spécification catégorielle, on obtient ainsi dix classes de signes. Le passage d'un niveau à l'autre opère une complexification, la relation fonctionnelle entre chaque niveau étant garantie par la nécessité que l'interprétant soit un signe nouveau qui représente le même objet parce qu'il est lié à celui du premier signe d'une manière invariablement triadique.

On a alors précisé la division entre *index*, *icône* et *symbole*, et souligné que la tripartition, aujourd'hui courante, entre aspects syntaxiques, sémantiques et pragmatiques du signe, s'adapte mal au projet peircien qui est pragmatiste *de part en part*. Ce n'est que par rapport à la *semiosis* que les divisions prennent leur sens. Ainsi, la division entre *index*, *icône*, et *symbole* est moins une division entre des signes différents qu'entre différentes *fonctions* du signe (iconique, indexicale, symbolique) ; même s'il n'y a pas de prééminence du symbole par rapport aux deux autres, il apparaît comme le seul signe « authentique », car dès qu'on a affaire à un système signifiant, il n'y a pas de purs *index* ni de pures icônes : leur sens ne se précisera que

6. Voir les enregistrements vidéos et audios des cours du 12 mars, du 19 mars, du 9 avril et du 16 avril 2019.

dans une sémirose ultérieure. Tous les signes restent donc, dans une certaine mesure, symboliques, l'idée maîtresse de la sémirose étant d'exemplifier une tiercéité ou relation triadique.

En conséquence : substituer à la notion de « représentabilité » la catégorie ontologique de « tiercéité » permet de souligner que la structure d'intelligibilité ne se limite pas à la pensée *humaine* (ainsi, le tournesol est un phénomène purement générique de la nature elle-même). En tout phénomène, se trouve une structure d'intelligibilité ou tiercéité qui met en jeu de la signification, exécute une intention, une finalité. Les significations sont inépuisables en raison du caractère irréductible de la troisième catégorie. Affirmer l'irréductibilité de la relation triadique (par exemple dans un don), c'est refuser de réduire la signification véhiculée par le signe à une relation directe, dyadique, non médiatisée entre un signe et ce que le signe signifie (son objet) : il n'y a donc pas relation-signe là où on peut s'attendre à trouver la signification donnée d'avance dans le signe. Mais la relation-signe triadique authentique ne se réduit pas à la mise en évidence d'un *seul* terme irréductible : l'interprétant. Si la relation-signe est la figure même de la tiercéité, c'est aussi parce qu'elle met en œuvre trois termes irréductibles : le *signe*, l'*objet*, l'*interprétant*.

Cours 3 - Pour une sémiotique réaliste d'inspiration peircienne (2). Signifier, asserter, raisonner et agir

Le 16 mars 2021⁷

On a commencé par préciser ce à quoi renvoient, au sens *ontologique* et *phénoménologique* (ou *phanéroscopique*), les trois catégories qui se donnent à lire dans le phénomène (ou *phaneron*) : la priméité (*firstness*), la secondéité (*secondness*), la tiercéité (*thirdness*), et rappelé que ces catégories sont aussi absolument irréductibles et isolables par l'analyse qu'elles sont inévitablement liées et inséparables dans le phénomène.

Après avoir noté ce qu'il y a de paradoxal à voir le double fondateur de la sémiotique, mais aussi du pragmatisme, revendiquer une ontologie *réaliste*, là où on l'attendrait plutôt sur le terrain du nominalisme, on a rappelé cinq caractéristiques majeures de son subtil réalisme scolaire :

1. La clarification du concept de « réalisme » par l'outil thérapeutique qu'est le pragmatisme interdit de le confondre avec du « platonisme » ou du « réalisme métaphysique ». Dans le problème des universaux, si bien formulé par les scolastiques, l'alternative *esse in anima* ou *esse extra animam* est fausse. Les universaux sont *naturellement* des mots ou des concepts : mais ne sont-ils que cela ? Ce qui oppose réalistes et nominalistes, c'est la question du *fondement* de l'universalité (*fundamentum universalitatis*) Le réaliste scolaire refuse

7. Voir également le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL8620303361340787415_tiercelin_cours3_20210316.pdf.

d'introduire des entités universelles ou singulières, qui seraient totalement indépendantes de la pensée et de la signification : le réel, c'est non pas ce qu'il nous arrive d'en penser, mais ce qui reste inchangé par ce que nous pouvons en penser.

2. Le réalisme scolaire se définit donc comme un *réalisme sémantique* : « Le réel est ce qui *signifie* quelque chose de réel ».
3. Il se présente aussi comme un réalisme *scientifique*.
4. C'est un réalisme qui prend un tournant *métaphysique*, et s'engage en faveur de *possibilia métaphysiques réels*.
5. C'est enfin, un réalisme qui s'inspire du scotisme (jugé, *in fine*, trop « modéré ») et qui ne craint pas de se qualifier de « réalisme scolaire extrême ».

On est alors passé à l'examen des caractéristiques du « triangle peircien » : *signe*, *objet* et *interprétant*. Le statut de l'*objet* est lié au *réalisme scolaire* : il doit être à *la fois* réel et signe, et donc cumuler efficacité causale (seconde ou dynamique), tout en restant pris dans le réseau des signes. C'est donc une sorte de cas limite fictif, déjà structuré par les règles du langage, toujours saisi à partir d'un certain angle (*le ground*) qui fait « éclater » l'objet dans la représentation, en une multiplicité d'aspects. L'indépendance de l'*objet* n'est donc jamais que la limite asymptotique, en amont comme en aval, de l'opération sémiotique : toujours objet d'interprétations antérieures, l'*objet* réel est aussi ce qui apparaît comme ce qui serait construit et idéalement représenté, au niveau de l'interprétation *finale*. Quant à l'*interprétant*, concept original s'il en est, il a, dans la relation triadique, un rôle de médiateur, d'information, d'interprétation, ou plutôt de traduction d'un signe dans un autre signe. Il recouvre une classe très large : interprétants *immédiats* ou *dynamiques*, *logiques*, *affectifs* ou *émotionnels*. On a souligné l'importance de l'interprétant *final* ou *ultime*, interprétant logique conçu comme règle d'action, qui n'est pas un arrêt dans la chaîne des interprétants, d'où le caractère irréductiblement indéterminé et ouvert de la relation-signe, interdisant toute lecture réductionniste ou vérificationniste stricte de la maxime pragmatiste. Si la signification est inépuisable, c'est en raison du caractère triadique et de la relation-signe, et de l'interprétant toujours lui-même signe, susceptible de susciter de nouvelles interprétations.

On a montré enfin pourquoi il n'y a pas entre *signifier*, *asserter* et *raisonner*, de différence de nature ; cela tient au rôle que Peirce assigne respectivement à la logique et à la sémiotique, toutes deux redéfinies. Car il s'agit non pas d'*élargir la logique à la sémiotique*, mais de faire entrer la sémiotique dans la logique. On a précisé les liens de la logique-sémiotique avec les mathématiques et la psychologie, ainsi qu'avec la grammaire. Il en ressort une conception originale tant de la logique formelle (mais aussi normative : science du raisonnement et des inférences déductive, inductive et abductive) que de la sémiotique (du fait de la place que tiennent, dans toute inférence logique, symboles, icônes et indices). Dans ce nouveau modèle va jouer un rôle éminent la grammaire spéculative, en charge de la production d'une théorie générale

de la vérité, de la connaissance, de la croyance, mais aussi d'une analyse de la proposition, de l'assertion, des conditions de la communication, et des normes qui gouvernent la communication, Telle va être l'ambition de la sémiotique peircienne du vague.

Cours 4 - Pour une sémiotique réaliste d'inspiration peircienne (3). Tenir compte de la réalité sémantique, épistémique et ontique du vague pour rester au plus près du réel

Le 23 mars 2021⁸

On a fait retour sur le diagnostic posé, dès les années 1960 et 1970, par Richard Rorty⁹ et par Jacques Bouveresse¹⁰ sur la force de la contribution de Peirce à la question du vague, et sur les liens entre Peirce et Wittgenstein, dans des analyses qui furent un élément déclencheur de nos propres travaux dans les années 1980 et 1990 : l'hostilité commune à Peirce et à Wittgenstein au nominalisme, autre nom du réductionnisme, et un manque d'attention dramatique porté à un phénomène aussi crucial que le vague, au niveau du langage et de la signification, de la connaissance et de l'enquête, ou encore de l'ontologie. L'originalité de Peirce est d'avoir été très tôt convaincu que le vague n'est une imperfection ni du langage, ni de la pensée, ni de la connaissance, et qu'il peut même être une vertu et une perfection. Conviction si assurée que, dans l'orientation réaliste qu'il donnera à son pragmatisme, Peirce fera entrer le vague, sur le triple plan sémantique, épistémologique et ontologique : si objectivité du vague il y a, on peut montrer aussi, en faisant fond sur une analyse catégorielle sophistiquée empruntant à des idées scotistes, que la réalité elle-même est irréductiblement indéterminée, et ce, sous la double forme du vague et de la généralité.

On a commencé par rappeler les trois aspects majeurs, sémantique, épistémique, ontique, sous lesquels se donne le vague, dans la philosophie contemporaine, puis précisé en quoi consiste l'originalité de la sémiotique peircienne.

Qu'entend-on par vague objectif et « logique du vague » ? Pour Peirce, ce n'est pas au sens, souvent donné aujourd'hui, de recherches menées en dehors de la logique classique, pour constituer des logiques à plusieurs valeurs de vérité. Son projet s'inscrit dans une théorie générale du vague qui affecte les signes et, parmi eux, en particulier, les symboles : on ne se limite donc ni aux *concepts* vagues ni aux seuls *termes* linguistiques. Cette logique est aussi inséparable de l'ontologie : aucune

8. Voir également le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL7753014486821178215_tiercelin_cours4_20210323.pdf.

9. R. Rorty, « Pragmatism, categories and language », *The Philosophical Review*, vol. 70, n° 2, 1961, p. 197-223.

10. J. Bouveresse, *Le Mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.

analyse du vague ne peut donc être menée isolément. Le vague n'est que l'un des trois termes, avec l'individuel et le général, mis en évidence par l'analyse catégorielle, qui révèle la présence des trois catégories irréductibles que sont la priméité – ou qualité, spontanéité, possibilité vague –, la secondeité – ou réaction, existence individuelle – et la tiercéité – catégorie de l'intelligence de la médiation et de l'intentionnalité. La logique étant inséparable de l'*ontologie*, la réflexion sur le vague n'est jamais menée en tant que telle. En outre, le vague n'est, avec le général, que l'une des deux figures de l'indéterminé, qui toutes deux s'opposent au déterminé. Le projet s'entendra donc comme une théorie générale des formes et relations que peuvent légitimement prendre l'indéterminé et le déterminé, au sein d'un cadre très vaste investi notamment par cette partie de la logique dévolue à la grammaire spéculative. Le caractère normatif de cette grammaire est décisif : il faut établir ce qui doit être *vrai* des assertions produites, pour avoir du *sens*. Or un signe ou symbole n'a de sens que dans le contexte propositionnel (en fait assertif) dans lequel il s'insère. Une assertion est un acte (doté d'éléments indexicaux et iconiques), par lequel le locuteur s'adresse à un auditeur, formule un symbole propositionnel et assume une responsabilité concernant la vérité de ce symbole. Toute assertion implique donc, de la part du locuteur, qu'il croit ou sait ce qu'il asserte, et qu'il a l'intention de transmettre la même croyance et la même connaissance à son auditeur. Penser logiquement ou sémiotiquement le vague, c'est parvenir à une théorie correcte de l'assertion, qui assure le progrès dans la connaissance, en prenant acte du fait que celle-ci se déroule entièrement sous la forme de signes qui sont par nature, indéterminés.

Le domaine du vague s'inscrira donc entre ces deux extrêmes : aucun *terme n'est absolument indéterminé*, et *aucun terme n'est absolument déterminé*. D'où les caractéristiques de la grammaire du vague, qui analyse les relations entre contenu propositionnel et force assertive. L'examen logico-sémiotique de la structure de la proposition reformule complètement la relation traditionnelle de prédication, les fonctions de sujet et de prédicat. On ne fait aucune allusion à leur fonction et l'on insiste sur la force de la dimension *indexicale* de la proposition. Il faut distinguer *force assertive* et *acte d'assertion* : l'assertion est un *acte* qui engage la responsabilité de celui qui l'effectue. Mais c'est un acte à deux niveaux : la force assertive, propre au symbole propositionnel, et le moment de l'acte où le locuteur formule le symbole propositionnel et assume par là une responsabilité quant à la *vérité* de celui-ci. L'assertion n'est donc pas une simple énonciation, mais un acte qui implique, de la part du locuteur, qu'il *croit* ou *sait* ce qu'il asserte, et a pour but d'induire, chez l'auditeur, la même croyance et le même savoir. Ici encore, la dimension pragmatique de l'assertion est non seulement inséparable, mais aussi, dans une large mesure, fonction de ce qu'on pourrait appeler sa dimension « *sémantique* ». Pour qu'il y ait assertion, jugement ou inférence, il faut donc que soient présents une icône, ou image mentale (la photographie composite d'une certaine généralité expérimentée), un index (qui renvoie à l'expérience présente en l'estampillant), un symbole enfin ou *token* (qui constitue le lien affirmé entre les deux). La spécificité de l'acte

propositionnel tient à son caractère irréductiblement triadique et à la nécessaire présence en lui d'une icône, d'un index et d'un symbole. Enfin, on a précisé la nature de l'acte d'assertion et les conditions pragmatiques de l'assertion.

Cours 5 - Pour une sémiotique réaliste d'inspiration peircienne (4). Sémiotique et perception ou comment s'arrimer au monde sans le juger et sans s'y perdre : les vertus de l'approche abductive

Le 30 mars 2021¹¹

Le domaine du vague une fois délimité, on a précisé le fonctionnement du vague dans le contexte, plus conflictuel qu'irénique, de l'acte d'assertion, où s'affrontent plus que dialoguent des opposants, des interlocuteurs responsables et qui s'exposent à des sanctions, en commençant par le vague et le général en largeur, et les conditions formelles auxquelles ils obéissent : si le locuteur veut convaincre, communiquer une information, il doit nuancer le vague, non le supprimer – car détermination et indétermination totales seraient dénuées de sens – en transformant le vague en général, par le rôle donné et aux indices et au contexte qui donne un tour pragmaticiste, de part en part, à l'assertion. Puis on a précisé le fonctionnement du vague en profondeur, vague irréductible sous les deux registres de l'indétermination liée à nos croyances-habitudes et au continuum du réel. On a souligné la portée de l'analyse : Peirce raisonne plus en logicien qu'en philosophe du langage ordinaire ; il a vu où localiser le vague, qui n'est pas dû à notre ignorance, mais objectif et irréductiblement lié à des questions pragmatiques. Il a su distinguer vague et ambiguïté (à éliminer), vague et général, autre figure positive de l'indéterminé, celle de la tiercéité, de l'intelligence, du sens, élément décisif de la connaissance. Partant, connaître, définir, spécifier, ce n'est pas nécessairement préciser, bref supprimer tout forme d'indétermination : c'est même l'inverse. Tel est le sens éthique de ce pragmatisme : le sens d'un concept réside dans le futur, ses effets concevables, dans l'idée d'une certaine réalité du possible, en accord avec l'anti-logicisme, l'insistance sur la méthode et la découverte dans la recherche, une épistémologie faillibiliste. Mais il s'agit aussi (d'où l'originalité du pari) de penser l'intelligibilité et l'irréductibilité du vague, sans céder à la tentation du romantisme, en insérant cette logique dans le projet plus ambitieux d'une ontologie réaliste cohérente de l'indéterminé.

Ces dimensions épistémiques et ontiques du vague prennent tout leur sens dans l'analyse de nos jugements de perception (vagues et acritiques), dans lesquels Peirce, liant sémiotique et perception – en reprenant à nouveaux frais des analyses présentes chez Berkeley, Condillac ou Reid – montre comment on peut s'arrimer au monde, sans le juger et sans s'y perdre, grâce aux vertus d'une perception abductive de la généralité, ou « logique de l'abduction » (notamment dans les conférences de 1903

11. Voir également le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL8356909612928918127_tiercelin_cours5_20210330.pdf.

sur le pragmatisme), à mi-chemin entre un « voir » et un « penser », dont on a analysé les ressorts, mais aussi certaines difficultés : comment simultanément tenir l’abduction *et* pour un instinct, un pouvoir de deviner, capable d’actes de perspicuité (*insights*) et de découvertes créatrices (mais comme tel, partiellement incontrôlable), *et* pour une inférence authentique, soumise à des contraintes et à des normes, capable d’invention et de sélection, mais aussi autonome, et irréductible à l’induction et à la déduction ? Peirce distingue-t-il bien les parties découverte et justification de l’abduction, ses aspects logiques et psychologiques ? Évite-t-il l’un des problèmes de l’abduction : d’être assez ampliative (avoir un contenu qui s’accroît) tout en assurant une garantie épistémique à ses résultats ?

Cours 6 - De quelques héritages peirciens : mérites et limites des lectures sémiotiques naturalistes de C. Morris, R. Millikan et F. Dretske

Le 6 avril 2021¹²

On a approfondi les positions de Peirce sur la perception et l’abduction, explicité les liens (et les distances) avec l’empirisme radical de James ou le réalisme naturel de Putnam, la proximité avec des auteurs comme Köhler (plus que Wittgenstein) ou la physique naïve ou « écologique » d’un Gibson. En évoquant les discussions récentes en philosophie de la perception, on a suggéré de suivre une stratégie réaliste (catégorielle, sémiotique et triadique) à même d’analyser plus finement la complexité *et* de l’*expérience* perceptive (par une analyse phénoménologique des constituants de la perception), *et* de ce qui se passe sur le plan de la logique et de l’épistémologie – et pas seulement de la psychologie ou de la physiologie – de la perception. L’analyse de la perception oriente vers un fondationalisme modeste et s’appuie moins sur des « premiers principes » que sur des croyances pouvant être remises en cause. La perspective sémiotique, proche de Reid, se double d’une approche critique et faillibiliste de sens commun, où l’abduction joue un rôle central. L’analyse est originale : loin de confondre les plan logique et psychologique, ou de surestimer des éléments aussi « irrationnels » que l’instinct ou le pouvoir de deviner, Peirce entend l’abduction comme un phénomène relevant de la *logique*, redéfinie par la sémiotique, qui redessine toutes les inférences (dont la déduction) et le statut des *normes logiques*, conçues, en accord avec la métaphysique réaliste et synéchiste, en continuité plus qu’en opposition avec la nature. La perception iconique de la généralité, dans la phase abductive, n’opère jamais dans le vide : elle émerge sur fond d’informations « collatérales ». D'où les réticences de Peirce à séparer complètement les contextes de découverte et de sélection. L’abduction est une inférence non à la *meilleure*, mais à une *bonne* explication. Importante dans l’enquête (c’est *tout le pragmatisme* qui est

12. Voir également le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL4418109308771971200_tiercelin_cours6_20210406.pdf.

conçu comme « logique de l'abduction »), elle éclaire la vraie nature du réalisme sémiotique peircien : sans abduction, pas de théorie scientifique ; quand bien même ce serait la « seule justification » de l'abduction, on ne peut donc s'en passer. Comme pour la perception, il faut *faire confiance à nos facultés*, nous fier (Reid le disait déjà) à notre constitution. Sans doute en faut-il plus pour réfuter un sceptique et assurer notre maîtrise du réel. Mais si l'on prend le risque de chercher à comprendre, si l'on est rationaliste et réaliste, c'est la seule attitude qui vaille, sauf à renoncer à tout espoir en la possibilité de la moindre connaissance.

Dans la deuxième partie du cours, on a présenté les mérites et les limites des approches héritières de l'inspiration peircienne : les confusions de l'interprétation (psychologisante et behavioriste) de C.W. Morris, et la fécondité des lectures contemporaines de Fred Dretske et, plus encore, de Ruth Millikan (élève de Morris). On a précisé les contours du naturalisme sémantique revendiqué par ces auteurs : naturaliser le sens, c'est d'abord naturaliser l'esprit. On a détaillé les limites de leurs positions, à savoir pourquoi une théorie causale du sens rencontre les problèmes « de l'erreur », de l'« opacité référentielle » ou de l'intentionnalité : un contenu mental reste toujours insensible à ses origines causales. Tant la sémantique informationnelle de Dretske, en termes d'optimalité et de fonction, que celle, plus télosémantique (inspirée de la biologie), de Millikan échouent à rendre compte de la normativité. Si un signe n'a pas d'interprétant, il n'a qu'une fonction d'indication : la signification « naturelle » ne saurait donc suffire à la signification. Il manque aux télosémanticiens une théorie plus complète de la manière dont les signes passent du statut d'indices à celui de symboles et d'interprétants dans un processus d'interprétation. Mais il n'y pas lieu de supposer, pour y parvenir, une coupure radicale entre les animaux et les humains, ni de renoncer à l'idée, régulatrice, selon laquelle l'empire du sens est, sinon une partie, du moins un prolongement, de l'empire de la nature.

Cours 7 - Conclusions : les avantages d'une approche sémiotique réaliste pour répondre aux défis contemporains, ou comment penser le triangle langage-esprit-monde

Le 13 avril 2021¹³

On a rappelé les enjeux et acquis du cours, puis brossé les contours d'une approche à même de répondre au défi d'une appréhension correcte des relations entre ces trois termes du triangle que sont notre esprit, le langage et le monde. On a détaillé les pistes rendues possibles par la perspective sémiotique réaliste. S'agissant d'abord du langage, l'analyse doit s'étendre aux signes, et ne pas se limiter aux signes linguistiques, privilégier la sémiotique (le processus, les signes en acte, pensés de façon triadique) plutôt que les signes (leur fonction – iconique, indexicale, symbolique – importe

13. Voir également le support de ce cours : https://www.college-de-france.fr/media/claudine-tiercelin/UPL1251337954096265277_tiercelin_cours7_20210413.pdf.

plus que leur nature) ; enfin on a rappelé la nature de la sémiotique à promouvoir : logique (mais dans une version moins syntaxique que sémantique et sémiotique) et non psychologue (la sémiotique ne se réduit pas à une théorie de la représentation ou à une symbolistique) : sans négliger les faits de la psychologie (livrés par l'observation phénoménologique, les travaux de la psychologie expérimentale, des sciences cognitives, des neurosciences ou de la jeune métacognition), on doit se garder d'une vision tant internaliste que scientiste du mental (l'anti-réductionnisme nominaliste oblige à considérer le vague). S'agissant ensuite de l'esprit, il faut éviter le réductionnisme psychologue, privilégier l'extérieur sur l'intérieur (moi ou cerveau), se pencher sur l'activité sémiotique et sur les manifestations d'intentionnalité et d'intelligence. La fonction symbolique s'exerce tant dans le raisonnement (l'homme comme la machine logique ou l'intelligence artificielle) que dans la pensée, mais celle-ci suppose, en plus, délibération et contrôle de soi, capacité au changement d'habitude, de critique et donc apprentissage infini au contact de l'expérience. Ce qui fait un être, ce n'est pas son individualité, son intimité, c'est son intrinsèque socialité ou publicité, la principale difficulté (abordée au cours précédent) étant de situer correctement l'esprit dans le monde naturel, de rendre compte de notre expérience de la réalité des propriétés mentales, qu'on entende l'esprit comme capacité de se représenter le monde, d'y déployer désirs, croyances, ou autres attitudes « propositionnelles », intentionnalité, agentivité libre, ou comme conscience aiguë des choses, qui nous renvoie tant à notre réflexivité qu'à ces propriétés qualitatives ou phénoménales que nous ne pouvons éprouver qu'en première personne. Comment faire ? Sûrement pas en renonçant à la science, qui reste notre principale (voire seule) source d'information sur la Nature. Mais si le physicalisme réductionniste est vrai, la signification est bien holistique, *normative*, et l'irréductibilité de l'esprit apparaît au double niveau de la rationalité et de la conscience (les *qualia*). Il faut expliquer la *causalité mentale* et donc la place de notre *liberté* dans le monde naturel. Tel est le « dilemme du physicaliste » : comment intégrer les événements mentaux dans le réseau des interactions causales, étant admis les deux principes métaphysiques de la *clôture causale du physique* et de *l'exclusion causale du mental* (conséquence de l'impossible *surdétermination causale*) ? On a proposé plusieurs pistes : élaborer une ontologie cognitive qui distinguerà niveaux subdoxastiques, doxastiques, métadoxastiques et surdoxastiques ; si expliquer, c'est réduire, il faut chercher de nouveaux modèles de réduction, non en termes de lois-ponts, d'identification, ou d'élimination, mais de mécanismes inter-niveaux, plutôt qu'intra-niveaux ; ensuite, être *complet* est une chose, être *fondamental* en est une autre : il faut donc distinguer registres épistémologique et ontologique, développer une métaphysique de l'esprit qui donne toute leur place aux propriétés (physiques et mentales, y compris dispositionnelles : l'esprit a sa place dans le monde naturel, parce que l'univers est un ensemble de réseaux de dispositions et de pouvoirs causaux régis par des lois) ; enfin, on a insisté sur une ligne de recherche fructueuse, transdisciplinaire, inspirée par le naturalisme sémantique évoqué la semaine précédente : pour répondre à ses limites, il faut approfondir la nature de la normativité, d'une part, à la lumière des travaux

réalisés en psychologie du développement, sur la métamémoire, l'apprentissage, et la métacognition, d'autre part, en étudiant la connaissance réflexive elle-même, les mécanismes causaux fiables (issus de la perception, de la mémoire, du témoignage), qui nous fournissent, sinon des *justifications* pleines et entières, des formes d'autorisation (*entitlements*) épistémique ; il faut se soucier de tous ces savoirs tacites, implicites, ou savoir-faire pratiques qui font partie de notre architecture épistémique. Nous sommes bien des animaux, certes un peu spéciaux, des animaux *éthiques* (et non moraux ou moralisateurs) qui veillons à ce que nous faisons, à la conduite de nos actions, et donc à la manière dont, y compris au niveau de nos capacités intellectuelles les plus hautes, nous suivons certaines vertus épistémiques (jamais loin – bien que distinctes – des vertus éthiques ; cf. Aristote). Nous sommes donc de plain-pied dans la Nature. « Philosophie de l'intellect » et « philosophie de la Nature » ne s'opposent pas. Enfin, s'agissant du troisième terme, le monde, on a conclu en rappelant l'une des leçons majeures de cette sémiotique réaliste : l'attention à l'importance logique et épistémique, mais aussi ontologique du vague. Le pari est donc fait d'une nécessaire « montée ontologique » du vague, sous la forme de l'agenda réaliste dispositionnel (présenté dans les cours des années passées), à même de rendre justice tant à la réalité objective du vague qu'à l'intuition, sinon d'objets vagues, à tout le moins d'une indétermination irréductible au niveau même de la réalité. Mais ce pari se veut modeste et économique, conformément aux règles de prudence de la position de sens commun critique dont on ne doit jamais se départir.

SÉMINAIRE - LES ARTICULATIONS DU RÉEL

Le séminaire du professeur Claudine Tiercelin, dont les séances se sont tenues par visioconférence au printemps 2021, était cette année consacré aux « articulations du réel »¹⁴.

- Max Kistler (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et IHPST), « Espèces naturelles, profil causal et constitution multiple » (le 9 mars 2021) ;
- Alexandre Declos (Collège de France), « La fabrique des articulations » (le 16 mars 2021) ;
- Jean Szlamowicz (université de Bourgogne) et Xavier-Laurent Salvador (université de Paris 13), « Du réel à la pensée en passant par la langue » (le 23 mars 2021) ;
- Sophie Berlioz (Groupe d'études en métaphysique, Collège de France), « La réalité des entités sociales » (le 30 mars 2021) ;
- Philippe Huneman (CNRS, IHPST), « Espèces, taxa et classification » (le 6 avril 2021) ;

14. Toutes les séances du séminaire ont fait l'objet d'un enregistrement audio : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/seminar-2020-2021.htm>.

- Filipe Drapeau-Contim (université de Rennes), « Le possible, les espèces, et la question de l'autonomie de la métaphysique » (le 13 avril 2021).

COLLOQUE

La chaire du professeur Tiercelin a organisé, le 24 juin 2021, un colloque consacré à « L'essentialisme wolffien et la métaphysique de la science moderne ». Cette journée, originellement prévue en juin 2020 au Collège de France, a finalement dû se tenir en ligne.

En présentant la pensée philosophique de Christian Wolff (1679-1754) en 1990, Michel Puech soulignait que « l'idée de rechercher la métaphysique de la physique nouvelle n'est [...] pas une invention de Kant, elle occupe la métaphysique pendant un demi-siècle avant Kant ». Il est permis de penser qu'aujourd'hui encore cette remarque n'est pas prise en compte, tant les historiens de la philosophie sont obnubilés par la réception de la problématisation kantienne ; ce qui tend à bloquer l'interrogation philosophique. Certes, la problématisation kantienne semble marquer une rupture absolue, mais elle n'apparaît pas à partir de rien. De plus, elle n'était pas la seule possible dans son contexte et, face aux difficultés qu'elle voulait affronter, elle en a fait apparaître d'autres, tout aussi considérables.

À la problématisation kantienne sont liés des couples d'opposition qui sont devenus traditionnels : critique / dogmatique, rationalisme / empirisme, *a priori* / *a posteriori*, analytique / synthétique... Mais ils sont souvent employés de manière aveuglément canoniques, ou ils sont perpétuellement mis en crise, comme le suggère l'histoire du courant analytique.

Il était donc intéressant de revenir en aval et de déterminer comment le problème de la métaphysique de la science moderne s'est établi au XVIII^e siècle en Allemagne avant Kant, puisque c'est dans ce contexte que les couples d'opposition promus par Kant tentent de s'établir. D'autres possibilités de penser, d'autres modes de problématisation peuvent alors nous apparaître.

Comment s'est établie la notion de « méthode scientifique » au XVIII^e siècle ? Comment le recours à la métaphysique a-t-il été introduit dans ce contexte ? Comment s'y est fixée la notion de raison pure ? Pourquoi l'*a priori* et l'*a posteriori* ont-ils été distingués, et dans quelle mesure ? Quelle place tient ici la logique ? Comment sont articulées la logique et l'ontologie ? Comment le lien causal y est-il abordé ? Quelle portée est-elle donnée au savoir ? Toutes ces interrogations engagent le rôle structurant joué par la pensée de Christian Wolff à cette époque. C'est ce qu'ont fait apparaître les différentes interventions de cet atelier de recherche en se confrontant à différents aspects de la métaphysique wolffienne. Des questions toujours vives y ont été abordées.

Programme

- Jean-Paul Paccioni (professeur en chaire supérieure au lycée Chaptal, chercheur associé à l'IHRIM, UMR 5317) : « La “proposition déterminée” wolffienne et les schémas traditionnels de l’histoire de la philosophie » ;
- Matteo Favaretti Camposampiero (università Ca’Foscari Venezia) : « Nécessité de la possibilité et nécessité des essences : les bases modales de l’essentialisme wolffien » ;
- Jean-François Goubet (INSPE de l’académie de Lille, UMR STL / université de Lille) : « Nature et essence des choses dans la cosmologie et la psychologie de Wolff ».

RECHERCHE

ACTIVITÉS DE CLAUDINE TIERCELIN

Bien que la pandémie ait limité les activités *extra muros* en présentiel, j’ai continué à exercer mes responsabilités scientifiques auprès des revues, sociétés savantes et organismes de recherche auxquels je suis depuis longtemps associée, ainsi que dans le cadre de mes fonctions à l’Institut, et mes activités en distanciel ont été très intenses, en particulier, dans le cadre des séances et ateliers organisés par les groupes de recherche de la chaire. Parmi mes interventions, je peux citer : « Survivre sans contact ? » (le 24 juin 2020, Estivales de la fondation Partage et Vie : Éthique du grand âge et de la dépendance) ; « La liberté de penser » (le 11 juin 2021, conférence prononcée dans le cadre des conférences « Les Académiciens en Sorbonne »¹⁵) ; « L’équité : que peut bien avoir à en dire le philosophe ? » (20 mai 2021, conférence prononcée dans le cadre du colloque « L’équité hors du droit », Collège de France¹⁶).

COOPÉRATIONS ET PROJETS EN ÉQUIPE

Malgré la situation sanitaire, la chaire a continué à déployer une activité soutenue, au cours de l’année 2020-2021, en matière de coopération et de mise en place de nouveaux projets d’équipe. Le travail d’édition de la collection numérique « Philosophie de la connaissance¹⁷ » a été poursuivi. Un ouvrage collectif sur la métaphysique du temps, dirigé par Alexandre Declos et Claudine Tiercelin, a été

15. Voir : <https://academiesciencesmoralesetpolitiques.fr/2021/06/21/claudine-tiercelin-la-liberte-de-penser-2/>.

16. Conférence à paraître aux éditions du Collège de France, sous la direction de D. Mantovani ; en ligne : <https://www.college-de-france.fr/site/dario-mantovani/symposium-2021-05-20-15h00.htm>.

17. Voir les publications de la collection : <https://books.openedition.org/cdf/1420>.

publié en cours d'année¹⁸. Deux autres volumes électroniques (l'un consacré à la notion de « degré » en épistémologie, et l'autre à la connaissance philosophique et la connaissance des essences), qui rassembleront les contributions de nombreux chercheurs français et étrangers, sont également en projet. Enfin, le partenariat entamé avec l'université Complutense de Madrid a donné lieu à une publication conjointe d'Alexandre Declos et Javier Cumpa, dans la revue philosophique *Synthèse*.

ACTIVITÉS DES GROUPES D'ÉTUDES RATTACHÉS À LA CHAIRE

Activités du GEM (Groupe d'études en métaphysique)

La chaire a poursuivi les activités du Groupe d'études en métaphysique (GEM¹⁹), placé sous la codirection d'Alexandre Declos et de Jean-Baptiste Guillon. Le GEM s'est réuni régulièrement pour des séances virtuelles, qui se sont tenues *via Zoom* :

- Naomi Thompson (université de Southampton) et Donnchadh O'Conaill (université de Fribourg) : « *Carving reality at the joints* » (le 18 décembre 2020) ;
- Francesco Berto (université de St Andrews) : « *Meinongian quantification, equivocation, and existence* » (le 22 janvier 2021) ;
- Anna-Sofia Maurin (université de Göteborg) : « *Metaphysical explanatory gaps* » (le 19 février 2021) ;
- Raphaël Küstler (université de Toulouse Jean Jaurès) : « *The new problem of demarcation* » (le 12 mars 2021) ;
- Benoit Gaultier (université de Zurich) : « La connaissance des essences est-elle uniforme ? » (le 26 mars 2021) ;
- Guillaume Bucchioni (Aix-Marseille Université) : « Une certaine façon d'être réaliste concernant les objets ordinaires » (le 11 juin 2021) ;
- Fabrice Correia (université de Genève) : « Les conceptions non modales de l'essence dans la métaphysique contemporaine » (le 18 juin 2021).

ACTIVITÉS DU GRÉ (GROUPE DE RECHERCHE EN ÉPISTÉMOLOGIE)

La chaire a particulièrement mis l'accent cette année sur la poursuite des activités du Groupe de recherche en épistémologie (GRÉ²⁰), en organisant de nombreux

18. Declos A. et Tiercelin C. (dir.), *La Métaphysique du temps : perspectives contemporaines*, Paris, Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance », 2021, <http://books.openedition.org/cdf/10534>.

19. <https://www.college-de-france.fr/fr/groupe-etudes-en-metaphysique>.

20. <https://www.college-de-france.fr/fr/groupe-de-recherche-en-epistemologie>.

ateliers *via* Zoom, ainsi qu'une journée d'études en ligne sur la notion de « degré » en épistémologie :

- Julien Dutant (King's College, Londres) : « *On the zetetic and the epistemic* » (le 18 septembre 2020) ;
- Roger Pouivet (université de Lorraine, IUF) : « Comment sauver notre vie intellectuelle ? » (le 16 octobre 2020) ;
- Julia Staffel (université du Colorado, Boulder) : présentation et discussion autour de son livre, *Unsettled Thoughts: A Theory of Degrees of Rationality*, Oxford, Oxford University Press, 2019 (le 23 octobre 2020) ;
- Conor McHugh (université de Southampton) : « La logique et les normes du raisonnement » (le 11 novembre 2020) ;
- Arturs Logins (université de Genève) : « *The paradox of graded justification* » (le 27 novembre 2020) ;
- Juliette Vazard (université de Genève/IJN) : « *How do questions come to mind? Anxiety, questioning, and the reflective mode of cognition* » (le 4 décembre 2020) ;
- Erwan Lamy (ESCP Europe) : « Comment réaliser l'ambition méliorative de l'épistémologie ? À propos de la notion d'épistémologie régulatrice » (le 26 mars 2021) ;
- Davide Fassio (université du Zhejiang) : « *Epistemic normativity: Axiological or deontic?* » (le 7 mai 2021) ;
- Giovanni Tuzet (Bocconi) : « *Uses of abduction in law* » (le 28 mai 2021) ;
- Benoit Gaultier (université de Zurich) : « Le désaccord philosophique et ses conséquences » (le 4 juin 2021) ;
- Journée d'études en ligne du GRÉ : « La notion de degré en épistémologie²¹ » (le 24 juin 2021).

Il est admis par la plupart des épistémologues que certaines notions fondamentales en épistémologie sont affaire de degré (*gradable* en anglais) alors que d'autres sont catégoriques ou binaires. On inclut généralement dans la première catégorie les notions de confiance, de renforcement par la preuve (*evidential support*) et de croyance, et dans la seconde les notions de connaissance, d'incrédulité, de suspension du jugement, de croyance catégorique, de justification et d'accès épistémique à une raison. Bien souvent, on représente ce qui est affaire de degré à l'aide d'une échelle relativement simple. Par exemple, le bayésien utilise une échelle de probabilité pour représenter les degrés possibles de croyance et de renforcement par la preuve.

Toutefois, la question de savoir si une notion donnée est affaire de degré est bien moins claire qu'il n'y paraît. Ainsi, pour certains philosophes, il y a des degrés de croyance catégorique (Williamson, 2000 ; Wedgwood, 2012) ; pour d'autres, la croyance ne saurait admettre de degrés (Moon, 2017 ; Kauss, 2020). Pour d'autres

21. https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2020-2021__1.htm.

encore, des états qui sont affaire de degré comme les créances sont, tout comme les croyances, réductibles à des états binaires (Harman, 1986 ; Holton, 2014), ou bien sont irréductibles. Pour les uns, on peut avoir accès ou être sensible à une raison à un certain degré (Skorupski, 2011 ; Smithies, 2014), quand pour les autres, soit on a une raison, soit on ne l'a pas (Fantl et McGrath, 2009). Par ailleurs, en admettant que telle ou telle notion soit affaire de degré, encore faut-il déterminer de quel type et de quelle échelle graduée il s'agit. Est-ce une échelle simple avec un point minimal et un point maximal ? Ou bien a-t-on affaire à une échelle plus complexe, incluant différents segments ? Y a-t-il une seule échelle à considérer ? L'atelier a permis d'apporter de nouveaux éclairages sur la question de savoir si certaines notions épistémiques fondamentales sont ou non affaire de degré.

Programme

- Paul Egré (CNRS), « *Truth is flat and bumpy* » ;
- Thomas Boyer-Kassem (université de Poitiers), « Est-il pertinent de dire que “la majorité des gens pense que P” ? À propos de l’extension du jugement majoritaire en épistémologie » ;
- Cyrille Imbert (CNRS), « Épistémologie de la connaissance explicative et pertinence informationnelle : les types de gradualité au secours du naturalisme » ;
- Arturs Logins (université de Zurich), « Qu'est-ce que le “poids” des raisons si la justification n'admet pas de degrés ? » ;
- Jacopo Benedetti (université Paris IV), « Degrés de croyance et scepticisme » ;
- Valentin Teillet (EHESS), « Le seuil de la connaissance graduelle » ;
- Jacques-Henri Vollet (université de Genève), « L'échelle de la certitude ».

ACTIVITÉS DES MAÎTRES DE CONFÉRENCES ET INGÉNIEURS RATTACHÉS À LA CHAIRE

Jean-Jacques Rosat, maître de conférences honoraire, rattaché à la chaire à titre bénévole, a consacré l'essentiel de ses activités à la collection de livres numériques « Philosophie de la connaissance », dont il est le directeur éditorial.

Alexandre Declos, ingénieur de recherche, a poursuivi plusieurs projets de recherche, sur le nominalisme, le cognitivisme esthétique, la réalité virtuelle et la philosophie de Nelson Goodman, qui ont donné lieu à plusieurs publications scientifiques et présentations dans des colloques. Il a poursuivi la coordination des activités du Groupe d'études en métaphysique (GEM), en organisant des réunions de travail régulières. Il a également supervisé l'organisation du séminaire du professeur Tiercelin, ainsi que l'organisation du colloque international sur « La connaissance métaphysique et la connaissance des essences » (octobre 2021). Alexandre Declos a aussi mené à bien le projet d'édition numérique du volume en ligne sur la métaphysique du temps, et entame la préparation de deux autres volumes électroniques.

PUBLICATIONS

Sont indiquées ici les publications de l'année académique 2020-2021 du professeur Tiercelin, de l'équipe (A. Declos, ingénieur de recherche rattaché à la chaire en 2020-2021 ; et J.-J. Rosat, maître de conférences honoraire), ainsi que des collaborateurs associés à la chaire : J.-B. Guillon (co-directeur du Groupe d'études en métaphysique), J. Vollet et J.-M. Chevalier (codirecteurs du Groupe de recherche en épistémologie), et B. Gaultier (collaborateur associé du GRÉ, ancien ATER rattaché à la chaire).

LIVRES

Declos A. et Tiercelin C. (dir.), *La Métaphysique du temps : perspectives contemporaines*, Paris, Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance », 2021, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.10534>.

ARTICLES ET CHAPITRES D'OUVRAGES

Chevalier J.-M., « De l'intuition au monde des signes. Un épisode de la geste anti-cartésienne chez C.S. Peirce », in A. Jacob (dir.), *Descartes et nous*, Paris, Hémisphères Éditions/Maisonneuve & Larose, 2021, p. 49-73.

Chevalier J.-M., « What is the relation between Peirce's logic and his philosophy of logic? », in J.-Y. Béziau et al. (dir.), *Logic in Question*, Bâle, Birkhäuser, coll. « Studies in Universal Logic », 2021, p. 169-187, https://doi.org/10.1007/978-3-030-94452-0_9.

Declos A., « Videogame cognitivism », *Journal of the Philosophy of Games*, vol. 3, n° 1, 2021, p. 1-31, <https://journals.uio.no/JPG/article/view/8104/7566>.

Declos A. et Cumpa J., « Against mereological nominalism: Reply to Effingham », *Synthese*, vol. 199, 2021, p. 8991-9011, <https://doi.org/10.1007/s11229-021-03191-8>.

Declos A., « Une défense de la vieille théorie B du temps », in Declos A. et Tiercelin C. (dir.), *La Métaphysique du temps : perspectives contemporaines*, Paris, Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance », 2021, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.10534>.

Declos A., recension de : P. van Inwagen, *Des êtres matériels* (Paris, Ithaque, coll. « Philosophie », 2019, p. 320), *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 2021/2, n° 110, 2021, p. 133-135.

Gaultier B., « God and the Girl », *Philosophia*, vol. 49, n° 3, 2020, p. 999-1005, <https://doi.org/10.1007/s11406-020-00295-2>.

Gaultier B., « When is epistemic dependence disvaluable? », *Thought: A Journal of Philosophy*, vol. 10, n° 3, 2021, p. 178-187, <https://doi.org/10.1002/tht3.491>.

Guillon J.-B., « Divine Providence: Fine-grained, coarse-grained, or something in between? », *Roczniki Filozoficzne (Annals of Philosophy)*, vol. 68, n° 3, 2020, p. 71-109, <https://doi.org/10.18290/rf20683-4>.

Guillon J.-B., « La conception du soi et le présentisme de sens commun », in A. Declos et C. Tiercelin (dir.), *La Métaphysique du temps : perspectives contemporaines*, Paris, Collège de France, coll. « Philosophie de la connaissance », 2021, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.10534>.

- Guillon J.-B. et Michon C., « Vuillemin et les antinomies du concept anselmien de Dieu », in S. Roudaut et B. Mélès (dir.), *Théorie des ensembles et théologie : l'Anselme de Jules Vuillemin*, *Klēsis*, vol. 50, 2021, <https://www.revue-klesis.org/pdf/klesis-50-anselme-03-Guillon-Michon-Vuillemin-antinomies-du-concept-de-Dieu.pdf>.
- Rosat J.-J. « La liberté de dire que 2 et 2 font 4 », entretien avec O. Larmagnac-Matheron et S. Ortoli, *Philosophie-Magazine*, hors-série « George Orwell », février 2021, p. 31-35.
- Rosat J.-J., « 1984 face à ses traducteurs », *En attendant Nadeau*, n° 122, 2021, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/02/24/1984-orwell-traducteurs/>.
- Rosat J.-J., « 1984 en images », *En attendant Nadeau*, n° 122, 2021, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/02/24/1984-orwell-images/>.
- Rosat J.-J., « Bouveresse, Nietzsche et le nietzschéisme à la française », postface à J. Bouveresse, *Les Foudres de Nietzsche et l'aveuglement des disciples*, Marseille, Hors-d'atteinte, coll. « Faits & idées », 2021.
- Tiercelin C., « Survivre sans contact ? », in D. Monnerond et R.-P. Droit (dir.), *Éthique du Grand âge et de la dépendance*, Paris, PUF, 2020, p. 116-127.
- Tiercelin C., Préface à F. Recanati, *Langage, discours, pensée*, Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales », n° 292, 2020, <https://books.openedition.org/cdf/10057>.
- Tiercelin C., « Le care à la française : vers une nouvelle carte du Tendre ? », *Humanisme*, n° 330, 2021, p. 58-80.
- Tiercelin C., « Les émotions sont-elles irrationnelles ? », in J. Baechler et G. Bronner (dir.), *L'irrationnel aujourd'hui*, Paris, Hermann, 2021, p. 55-85.
- Tiercelin C., « James and Peirce », in A. Klein (dir.), *The Oxford Handbook of William James*, Oxford, Oxford University Press, 2021, <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199395699.013.21>.
- Tiercelin C., « La liberté de penser », site internet de l'Académie des sciences morales et politiques, 2021, <https://academiesciencesmoralesetpolitiques.fr/2021/06/21/claudine-tiercelin-la-liberte-de-penser-2/>.
- Tiercelin C., « Post “Post-Truth”: Still a long way to go », in L. McIntyre (dir.), *Revue internationale de philosophie*, numéro spécial « La post-vérité », vol. 75, n° 297, p. 43-72, <https://www.cairn.info/revue-internationale-de-philosophie-2021-3-page-43.htm>.
- Tiercelin C., « Pourquoi nous devons viser l'universalisme (brèves remarques sur le rapport de la pensée avec le langage et sur la question de la dimension culturelle des langues) », in J.-C. Bonnissent et P. de Sinety (dir.), *Pour des sciences en français et dans d'autres langues*, Paris, Honoré Champion, 2021, p. 46-58.
- Vollet J.-H. et Belkoniene M., « Certitude (A) », in M. Kristanek (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2021, <https://encyclo-philo.fr/item/1660>.
- Vollet J.-H., recension de : R. Pouivet, *L'Éthique intellectuelle. Une épistémologie des vertus* (Paris, Vrin 2020), *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 110, n° 2, 2021, p. 273-275.
- Vollet J.-H., « Certainty and Assertion », *Dialectica*, vol. 74, n° 3, 2020, p. 463-494, <https://doi.org/10.48106/dial.v74.i3.02>.

